

La garda-robe à Cretton

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **38 (1900)**

Heft 5

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-198004>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 45 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les couleurs vaudoises.

Le concert donné, sur la plage de la Palud, par l'Union instrumentale, dans la soirée du 24 janvier, nous a rappelé notre belle fête de l'indépendance, célébrée il y a deux ans, à pareille date. Le souvenir de la cocarde verte que portaient joyeusement, ce jour-là, tous les Vaudois, hommes et femmes, jeunes et vieux, et que chacun a religieusement conservée, donne quelque intérêt aux lignes suivantes, qui nous furent communiquées, il y a une trentaine d'années, par M. John Blavignac, dont personne ne contestera la compétence en pareille matière :

« Si l'on remonte à des temps très anciens, on constate qu'à l'origine les couleurs du Pays-de-Vaud étaient le rouge et le blanc. Autrefois, c'était précédés d'huissiers à manteaux rouges que les députés prenaient place aux Etats de Vaud. En 1723 encore, les milices vaudoises qui accompagnaient Davel portaient comme uniforme les parements et les bas rouges. Suivant un témoignage cité par M. Olivier, quand le précurseur des libertés vaudoises parut sur l'échafaud, il était richement vêtu de rouge.

« L'usage de ces couleurs remonte haut : nous le croyons antérieur à la croix d'argent sur le champ de gueules (couleur rouge) de la maison de Savoie. L'évêché de Lausanne porte encore : parti d'argent et de gueules ; Soleure, qui ressortissait du même évêché, a conservé le rouge et le blanc comme couleurs héraldiques. Plusieurs villes vaudoises les offrent encore : Morges présente un écusson coupé blanc et rouge, chargé au premier de la Morges saillante, au second de la Morges d'argent.

« Lausanne aussi coupe d'argent et de gueules.

« La Baronie de Vaud avait un écusson d'argent à la montagne de sable, image curieuse des Alpes blanches et des Joux noires.

« La République Lémannique (canton du Léman), constituée le 24 janvier 1798, prit le vert pour sa couleur. Tous ses délégués portaient la suédoise (c'est ainsi qu'on appelait alors le brassard), en ruban vert, et les magistrats marchaient ceints de l'écharpe tricolore, jaune, verte et bleue.

« La cocarde verte fut le signe de ralliement du nouvel ordre de choses, et les premiers volontaires endossèrent l'uniforme bleu, dont les revers jaunes furent d'abord verts.

« Enfin le canton de Vaud actuel, composé de la majeure partie du Pays-de-Vaud, et définitivement constitué en 1803, adopta, par un décret du 16 avril de cette année, l'écusson coupé d'argent et de sinople (couleur verte), chargé au premier des mots : Liberté et Patrie.

(Reproduction interdite).

A table d'hôte.

Quelqu'un a eu l'aimable obligeance de nous adresser un numéro du *Mercur*, journal des voyageurs de commerce, que nous avons lu avec plaisir. Il contient, entre autres, un arti-

cle sur la table d'hôte, rédigé d'une plume alerte et spirituelle, mais sans doute dans un moment de mauvaise humeur :

En voici quelques passages :

« La table d'hôte, telle que nous la connaissons dans notre pays, et telle qu'elle est aussi probablement dans les pays voisins, a de gros défauts, non seulement au dire des voyageurs de commerce, mais de l'avis de tous les voyageurs ordinaires. En général, la table d'hôte est depuis longtemps stationnaire dans sa forme, dans son genre et dans ses menus ; il nous paraît que ses défauts ont augmenté au lieu de se corriger ; elle est toujours plus insipide, toujours plus invariable.

« Prenons n'importe où, dans quel genre d'hôtel que ce soit, une salle longue, avec une glace à l'extrémité et quelques glaces de côté, entre chaque fenêtre ; plaçons-y une table, une seule, aussi longue que possible, ornons-la d'une plante à feuillage en haut, d'une plante à feuillage en bas, d'un bouquet de fleurs artificielles au milieu, alignons sur la nappe blanche vingt, trente, cent couverts, bien symétriquement, et nous aurons le décor classique de la table d'hôte.

« Puis, à midi et quart, ou à sept heures du soir, faisons donner par la cloche de l'hôtel le signal de servir, et sommeliers en queue de morue iront prendre leurs postes fixes, à intervalles bien réguliers, achevant ainsi de nous rappeler que nous ne sommes pas en partie de plaisir, que nous allons devoir manger en mesure, sans broncher, sans rire surtout.

L'esprit et la gaieté n'ont pas leurs places à table d'hôte ; la bête seule n'y perd pas ses droits ; qu'on la bourre, qu'on la gave, et qu'elle ressorte bien gonflée, marchant à peu près au pas, capable — physiquement — de supporter les fatigues subséquentes, c'est tout ce que nous pouvons lui demander. D'intellect il ne faut plus parler, quand on a passé par ce moule-là.

« Encore si le menu rachetait par sa variété et par la distinction de ses apprêts la monotonie de l'entrée en scène, mais non ! Après le potage : bouillon, tapioca, vermicelle ou purée pois — bisque dans les grandes occasions — voici le poisson en sauce blanche, ou les petits pâtés, puis le rôti bien dur — s'il était bien cuit l'on en mangerait trop — entouré de quelques légumes à petites doses, puis le poulet, l'éternel poulet, le poulet phénix, dirons-nous, car depuis que la table d'hôte existe, nous le voyons toujours renaître de ses cendres ; plus nous en mangeons, plus on nous en sert ; nous croyons l'anéantir à force d'en avaler ; il revient toujours, persistant, tenace et coriace. Nous gagerions qu'il s'est mangé, depuis que la table d'hôte existe, cent fois plus de poulets que la nature n'en a fait naître ! Après le poulet, un petit dessert, des amandes, des noisettes, des raisins secs et des cure-dents.

« Arrivée à ce point, la « table d'hôte » est finie. Avec autant de zèle qu'ils ont mis à nous servir, les sommeliers nous enlèvent sous le nez les derniers vestiges du repas, puis la bête, alourdie, se lève et va, si possible, digérer

ailleurs sa bourrée et chercher à retrouver l'esprit qui lui a faussé compagnie. Telle est la table d'hôte que nous connaissons, sans charme, sans gaieté, sans variété. La seule chance que le voyageur ait de s'y distraire, c'est de s'y placer en face d'un joli minois, ou à côté d'une compagne qui s'ennuie autant que lui et ne demande qu'à babiller. Mais encore s'il a cette chance rare, il court d'autre part le risque de s'asseoir à côté d'une Anglaise qui aime à s'ennuyer et qui vide les plats avant de les lui passer ! Le mieux dans l'état actuel de la table d'hôte, c'est de chercher à s'y trouver en compagnie d'un collègue. Alors, du moins, si l'on n'a pas une provision de bonne humeur suffisante pour s'y plaire, on aura la consolation de s'ennuyer à deux. »

Nous avons ri de bon cœur en lisant l'histoire qui va suivre ; aussi la recommandons-nous aux amateurs de paiois.

La garda-roba à Cretton.

Dâvi Cretton avâi atsetâ 'na garda-roba à l'eincan dâi frârs Pétolon ; n'est pas que lo Dâvi aussâi fautâ dè mablio, kâ l'avâi præo dè tot que vegnâi sai dè son père et dè sa mère, sai dè sa fenna que l'âi avâi apportâ on pecheint trossé tot batteint nâovo ; mâ la serveinta à Cretton, que cuitivè tot amont dezo lè tiollès dein on petit cabouin que l'aviont fè à n'op carro dâo lénau, sè plliègnâi adé que n'avâi rein po reduirè sè nippès et lo Dâvi que sè trovâvè per hazâ à l'eincan a de : « Baque, miseint-la ! » Et l'a z'ua po hountanta francs et veingt centimes à cé que criâvè la mise.

Clia garda-roba ne sè démontâvè pas coumeint cliâo que font ora, mâ cein etài iena à la vilha moûda, fêta totâ dè 'na pice, montâiè su quatre pi, hiauta et lardzo qu'on dianstre io on poi reduirè d'on côté onna dozanna et demi d'haillons avouè lè z'habits militéro, lo sa, la carabine et tot lo commerce, pu on trabilliâ dessus que poi teni onco 'na balla tête de linsus, et dè l'autro côté quatre à cinq z'auto trabilliâ avouè ion qu'avâi on terein à sarraillè po reduirè la mounia.

Lo Dâvi s'est de : « Sarâ po noutra serveinta, la Diustine, que piornè adé que ne sâ rein io reduirè ! »

Quand l'eût don payi la garda-roba, Cretton va criâ son valet et on ovraï po la lâi montâ tant qu'amont à la tsambra dâo lénau, et, ma fâi, cein n'etài pas tant ézi à fêrè, kâ c'etài oquidè dè pèsant et pou coumoudo à trimballiâ ; pu failliâ montâ traï reintsès d'égrâ asse drai que n'êtsila, que l'âo z'a faillo on part dè iadzo veri et reveri clia garda-roba sai ein long, sai dè travai po poi la fêrè passâ amont sein ribilliâ lè mourets, ni rein fêrè veni avau.

Coumeint vo peinsâ, lè dou gaillâ ont dû socliâ on part dè iadzo dévant d'arrevâ tot amont et chavont ti dou coumeint dâi b'âo quand furont arrevâ à lénau.

— Ora ! se fe lo valet à Cretton à son père, compto que n'ein præo affanâ on part dè verro



d'avai traguà tant qu'ici 'na guimbarda dinsé! dépatse-tè d'allà no reimpllià lo tepin!

— Mè mouzo que cein vaut bin on verro, dese l'autro ein sè pantein la frimousse avoué son motchào dè catsetta; tonaire, quin uti!

Quand l'uront bu et que sè furent récllià on bocon, s'agessai d'entrà la garda-ropa dein la tsambra de la Diustine et, coumeint vo z'é de, clia tsambra n'étaï qu'on espèce de carcagnou que l'aviont fé à n'on carro d'ao lénau, avoué 'na fenêtra que baillivè su lo courti. Et quand bin mimo n'avai min dè tapisséri, la serveinta l'ài sè trovavè bo et bin.

Lo valet et l'ovràï sè crotsont don à la garda-ropa et la boutont draita su sè quatro pi; mà quaud l'uront, vouaiti dinse et vouaiti assebin la porta d'ao cabustra, qu'étaï on bocon bassetta, sè sont de: « Jamé dè la via ne l'ài va, l'est trào hiauta! »

— Et bin, fe lo pére Cretton qu'avezavè, sédès-vo quiet? réssi-làï lè quatro pi que ne servont dè rein, et l'est bin lo diabblio se le ne l'ài va pas!

Dinse de, dinse fe; mà quand l'ont revolliu la fèrè eintrà, pas mèche! la garda-ropa étaï onco trào granta!

— Eh! tadiés que vo z'itès, fe lo pére Cretton, décllioulà-làï la corniche qu'est ào coutset et sarè bin la nortse se le n'eintrè pas!

Vont don queri on marté et rào! vouaique la corniche avà! mà la garda-ropa n'allavè onco pas dedein.

— Esséyi vâi dè la fèrè passâ ein travai! dese Cretton.

Mâ l'uront bo la veri ein travai, dè rebat, ein lardzo, dè totès lè façons, le ne passavè adè pas pè la porta; kâ l'étaï coumeint vo z'é de, lardzo qu'on dianstro et n'avai pas mèche!

— Que d'ao dianstro faut-te fèrè? se sè dési-ront.

— Sâ-tou quie, pére, dese adon lo valet Cretton, no faut la réssi pè lo maitein du lo coutset tantqu'ào fin bas, ora totès cliào garda-ropa sè démontont dinse ein dou, que cein est bin dè pe coumoudo quand on vâo lè déménadzi.

— Et bin fédès!

Adon, ye vont queri iena dè cliào grantès réssés que n'ont min dè montants, mà fenamèint duès manettès, avoué 'na lame rionda et qu'on sè sâi po réssi lè belions dè sapin; onna réssè à jou, et hardi! sè mettont à réssi la garda-ropa pè lo maitein et quand le fe ein duès maïti, lè preseitont totès lè duès dévant la porta.

Mâ ne poivant onco pas passâ ni l'ena ni l'autra.

— Tè preigné pi po 'na pouéson dè boufet! boaila lo Davi: faut que passâi cottè que cottè! Réssi-mè onco cliào duès maïti ein dou, mà stu iadzo, ein travai, et sarai bin lo diabblio se ne passont pas.

Pas petou de, pas petou fé; mà lè quatro brequès n'eintrâvont adè pas dè quinnès façons que lé verivant.

— Tonairè dè tonairè! dese Cretton, se lè Pétolon étiont pi ein einfai avoué lào boufet!

— Yè trovâ lo bié stu iadzo! dese l'ovràï que branquavè iena dâi brequès contre la porta; la garda-ropa est d'on bon demi-pouce trào lardzo po cein que l'avai dâi foots lans derrâi et po la fèrè eintrâ no faut décllioulâ lè lans; faut-te cein fèrè?

— Hardi! allâ-l'ài!

Et lè vouaique l'on avoué lo marté, l'autro avoué la pioletta que sè mettont à défonça cliào quatro brequès; et quand l'uront fé l'ont pu lè z'eintrâ lè z'enès après lè z'autro dein la tsambra.

— Ora, l'est galèza ta garda-ropa, dese lo valet Cretton à son pére; cein tè vâo cottâ po fèrè remontâ totès cliào brequès, vouaite-vai, y'ein à ao mein mé dè duès dozannès!

— Et bin, pas tant dè cliào manairès, vo

faut mè redècheindrè tot cein à la remise et avoué, on farâ dâi soubassèments dè mermitès!

Dinse de, dinse fe.

— Vouaiquie portant d'ao bou que no revint tchâ! dese lo valet Cretton à son pére ein décheindeint 'na lotta dè cliào brequès.

Oi! houitanta francs! Avoué cein y'arè pu avai dou bons moulo dè fâo! mà que vâo-tou, on fe à tof'adzo dâi folerà!

Charbon, mesdames!

(Fin.)

Pietro était maintenant un jeune homme un peu délicat, un peu frère, avec de grands yeux veloutés, de longs cheveux noirs, des mains blanches; Mathurine, une robuste fille, à la large carrure, aux bras rouges, aux joues rondes, aux traits vulgaires, mais éclairés par un regard très doux. Lui suivait les cours de l'Ecole des beaux-arts, dont il était un des meilleurs élèves; elle continuait à parcourir les rues escarpées de la Butte.

On ne se voyait guère que le soir à la table de famille, égayée du récit de quelque charge d'atelier qui déridait l'oncle Anselme et faisait hausser les épaules à sa nièce.

Avec les années, son affection s'était faite plus maternelle encore, et sévère Mentor en jupon de futaine, elle n'admettait pas que son artiste se laissât distraire de sa tâche plus qu'elle de la sienne.

Lui obéissait, en rangeant parfois un] peu son frein... il avait vingt ans!

Mais il ne s'agissait pas de s'endormir, il fallait décrocher le prix de Rome pour éviter la conscription.

Par quelles émotions, quelles angoisses passa la bonne créature tant que son Pierrot fut en loge! Quelles ferventes prières à toutes les chapelles!

« La première fois que l'on entre dans une église, on est sûr d'être exaucé. »

Imbue de cette croyance populaire, Mathurine allongea sa tournée déjà longue pour découvrir de nouveaux sanctuaires et le vieil âne, patient et résigné comme sa maîtresse, en arrivait à s'arrêter de lui-même devant le moindre porche surmonté d'une croix.

Tant de dévouement, de sacrifices, d'abnégation devaient avoir leur récompense: Pierre remporta le prix!

— Alors, comme ça, il va partir pour Rome? dit le père Anselme avec une satisfaction mal déguisée, tandis que sa nièce, folle de joie, mouillait de ses larmes la bienheureuse dépêche.

C'était vrai! il allait partir, la quitter pour trois ans, — plus peut-être.

— Heureusement qu'Antoine va revenir; la maison ne restera pas vide, ajouta le bonhomme en frottant ses mains déformées par la goutte.

Hélas! ça n'était pas la même chose, et à la profonde détresse qui noya son pauvre cœur aimant, Mathurine, si naïve qu'elle fût, comprit la différence, et vit bien qu'elle aimait Pierre autrement que son cousin. Cependant, toujours vaillante, elle refoula son chagrin pour ne pas jeter une ombre sur son ivresse à lui. Il était, si joyeux, si fier, si reconnaissant! aussi! Et quand, lui prenant les mains, il lui avait dit d'un accent pénétré:

— C'est à toi que je dois cela, ma bonne Mathurine, je ne t'oublierai jamais! elle s'était trouvée trop payée de ses peines.

Quand sonna l'heure du départ, ce fut un déchirement! elle eût voulu prolonger les adieux, le conduire au chemin de fer.

Impossible! un déjeuner d'amis, c'était la coutume, on ne pouvait s'en dispenser! D'ailleurs, un peu plus tôt, un peu plus tard...

Fiévreux, agité, il serrait la main de l'oncle Anselme, embrassait la pauvre fille en larmes.

— Tu nous écriras, dis, Pierrot?

— Sans doute! Me prends-tu pour un ingrat?

Ingrat? Pas encore.

Cependant, lorsque, arrivant à la gare de Lyon avec sa bruyante escorte, il aperçut l'humble charbonnière qui avait traversé tout Paris avec son âne pour l'entrevoir encore une fois, il craignit les raileries des « copains » et rougissant déjà de celle à qui il devait son triomphe, il passa en détournant la tête.

Mathurine ne devait plus le revoir.

D'abord, il écrivit assez régulièrement, évoquant les souvenirs du passé au milieu des enivres du présent et mêlant encore son amie à ses rêves d'avenir... puis les lettres commencèrent à se faire plus rares...

Absorbé par les préoccupations artistiques et autres, entraîné par les plaisirs faciles et les irrésistibles séductions de la Ville-Eternelle, Pierre s'y adonnait tout entier avec la fougue de son âge. Ses billets hâtifs, tribut d'une gratitude déjà pesante, n'étaient plus que du remplissage: descriptions à la Bédøker, enthousiasmes à froid pour les maîtres: David, Canova, Michel-Ange.

« Mais j'oublie que tu ne connais pas ces *messieurs-là*, » plaisantait-il un peu ironiquement.

« Alors pourquoi t'en parle-t-il? » observait non sans « jugeotte » l'oncle Anselme.

C'était les dernières feuilles rouillées à l'arbre du souvenir; avec le second automne, balayées au vent impétueux des passions, elles ne reverdissent plus au renouveau.

Quand Mathurine comprit que c'était fini, bien fini, elle se résigna sans révolte, sans reproches... non sans larmes, et deux ans après, obéissant au vœu suprême de son oncle, elle épousa le cousin Antoine... mais n'oublia pas l'oublioux.

Lui aussi devait se souvenir, plus tard... trop tard!

Vieilli, solitaire, désabusé, fatigué, même de sa gloire, l'image effacée de la protectrice de son enfance, sortant peu à peu de l'ombre, était venue s'asseoir à son foyer désert où elle régnait maintenant sans partage.

Alors il avait connu le regret, le repentir, le remords, son ingratitude lui était devenue si lourde, si odieuse, qu'en dépit du temps et de ses cheveux gris, il était allé droit à l'humble asile, berceau de ses rêves d'artiste, pour y chercher le pardon, le repos, la paix.

Hélas! une importante bâtisse remplaçait la misérable mesure, il ne put recueillir la moindre indication: Mathurine était disparue... morte peut-être...

Mais combien vivante pour lui.

Tout lui rappelait quand même et sans cesse: ni les distractions mondaines ni le labeur acharné du cerveau, rien ne pouvait le distraire de cette pensée.

Il voulait faire revivre les traits de l'humble fille dans quelque œuvre impérissable unissant à jamais l'artiste et le modèle; tels Raphaël et la Fornarina, Dante et Béatrix; mais pour la première fois, la glaise refusait d'obéir à sa volonté. Il entassait vainement ébauche sur ébauche, aucune ne le satisfaisait pleinement, ne réalisait tout à fait son rêve: son bras s'engourdissait en modelant cette chère figure qu'il eût voulu rendre immortelle et, découragé, il pensait avec une sorte de crainte superstitieuse:

— Elle ne m'a pas pardonné!

.... Ce jour-là, plus triste, plus accablé que de coutume, il regagnait lentement son petit hôtel du boulevard Bineau, quand il aperçut, arrêté devant sa porte, un gamin à peu près de son âge lors de sa première rencontre avec Mathurine, qui, pour compléter la ressemblance, étalait sur le Perron quelques statuettes plus ou moins réussies, qu'il considérait avec une indulgence d'auteur.

— Que fais-tu là, petit? interrogea le sculpteur souriant à cette évocation de son lointain passé.

L'enfant surpris se retourna et salua gauchement son interlocuteur:

— J'attends le monsieur qui est sorti, répondit-il timidement.

Il avait une figure ouverte, et un bon regard clair, qui réchauffa le cœur de l'artiste comme un vieil ami retrouvé.

— C'est toi qui as fait ces bonshommes? ce n'est pas mal, continua-t-il, les examinant l'un après l'autre; à ton âge, je ne faisais pas mieux... et même...

Brusquement il s'arrêta:

— Qui?... ce n'est pas toi?...

Il désignait d'un doigt tremblant une *Vénus informe et quelque peu bossue avec un nez camard et les jambes capgneuses*...

— Oh! non, protesta le jeune garçon avec une nuance de respect, c'est du monsieur qui demeure là.

— Tu le connais?